

résolution définitive, vous consultiez même votre bonheur et votre réputation.

—Parlez, dit M. Hocquart en voyant que Deschesnaux ne semblait pas oser en dire d'avantage. Je veux peser avec vous le pour et le contre.

—Eh bien, monsieur l'intendant, supposons que, bravant le mécontentement de la marquise, qui, comme vous savez, exerce une grande influence sur M. de Beauharnais, qui lui-même, vous ne l'ignorez pas non plus, en exerce une non moins grande, en proportion à la cour, grâce à sa famille puissante, aux alliances de celle-ci et aux services par lesquels il s'est déjà signalé dans la marine et ailleurs, supposons, dis-je, que, bravant ce mécontentement et les sarcasmes de la bonne société dans ce pays, vous vous êtes retiré dans votre manoir des Trois-Rivières ou d'ici. L'ancien intendant du roi, celui auquel était confiée l'administration financière du pays, celui qui n'avait de supérieur que le gouverneur-général et pouvait légitimement ambitionner, raisonnablement espérer, de le devenir lui-même un jour, est maintenant un simple gentilhomme campagnard, satisfait de retirer ses rentes de ses censitaires et d'étendre son autorité sur les employés de ses moulins...

—Deschesnaux ! interrompit l'intendant en fronçant le sourcil.

—Vous m'avez ordonné de parler, monsieur, laissez-moi finir mon tableau... La cour trouve que M. de Beauharnais a été assez longtemps gouverneur du Canada ; il s'agit de le remplacer. M. Vaudreuil a prévu ce qui devait arriver, et a fait agir en conséquence et à propos les hautes influences qu'il sait lui être favorables. Surtout il a eu la prudence de rester tout le temps dans le service du roi, dans une qualité ou dans une autre. M. Bégon en a fait autant de son côté et pour son avancement. Vous, vous apprenez tout cela à la campagne, au coin de votre feu, loin du monde officiel, par lequel vous avez voulu vous faire oublier. Vous commencez alors à regretter, mais c'est trop tard, la nullité à laquelle vous vous êtes condamné. Et pourquoi ?...

—C'est assez, Deschesnaux, c'est assez ? fit l'intendant, je saurai triompher de mes goûts pour la retraite ; car il s'agit de considérer le bien public ; et, pour servir mon roi et mon pays, vous avez raison, je dois continuer

d'occuper le poste où je suis. Ordonnez que l'on selle nos chevaux ; je vais prendre comme l'autre jour un habit de livrée.

A ces mots il alla rejoindre Mme Hocquart.

—Adieu, Joséphine, lui dit-il. Le soleil se montre à l'horizon ; je devrais être déjà à sept lieues d'ici.

—Sitôt me quitter ? dit-elle. Tu ne m'accorderas donc pas ma demande ? Soit, je ne te réclame plus de me reconnaître pour ton épouse ; mais permets-moi au moins de confier le secret de notre union à mon père, et, en lui disant le nom de mon mari, de mettre fin à sa douleur. On rapporte qu'il est dangereusement malade.

—On rapporte ? répéta vivement M. Hocquart. Qui a pu te rapporter cela ? Deschesnaux ne lui a-t-il pas fait savoir tout ce dont on pouvait l'instruire pour le moment ? Ne t'a-t-il pas dit qu'on avait trouvé le noble vieillard bien portant ? Qui a pu faire naître d'autres idées dans ton esprit ?

—Personne, mon cher mari ; mais je voudrais m'assurer de mes propres yeux de la santé de mon bon vieux père ; il a été si tendre pour moi !

—C'est impossible, ma douce Joséphine. Notre secret cesserait vite d'en être un, car ton père a toujours chez lui ce capitaine des Trois-Rivières ce DuPlessis, qui sait tout ce qui s'y passe et s'y dit.

—Mon père est un homme prudent, et quant à DuPlessis, bien qu'il puisse m'en vouloir de l'avoir dédaigné, il est incapable de rendre le mal pour le mal.

—J'aimerais mieux Joséphine que le diable se mêlât de mes affaires que ce DuPlessis.

—Et pourquoi as-tu une telle opinion de ce pauvre DuPlessis.

—Mon intérêt devrait être pour toi une raison suffisante pour te dispenser d'en rechercher d'autres ; mais si tu désires en savoir plus, apprends que le capitaine DuPlessis est l'ami et le protégé de M. de Vaudreuil, mon rival, et de Bégon, mon ennemi, et que si l'un des deux était instruit de notre mariage avant que la marquise de Beauharnais fût préparée à l'apprendre, je serais déconsidéré et peut-être obligé de tout abandonner : position, fortune, honneurs, et de recevoir en retour l'indiffé-